YOSANO AKIKO (1878-1942) L'ENGAGEMENT D'UNE FEMME POÈTE

Claire Dodane

RESUMO: Apresentação de Yosano Akiko (1878-1942), poeta e ensaísta japonesa, por meio dos famosos versos românticos da coletânea *Midaregami* (*Cabelos em Desalinho*, 1901), do poema longo "pacifista" *Kimi shinitamô koto nakare* (*Eu te Suplico, Meu Irmão, Não Morras!*, 1904), mais os ensaios por ela escritos na era Taishô sobre a condição feminina.

RÉSUMÉ: Présentation de Yosano Akiko (1878-1942), poétesse et essayiste japonaise, à travers les célèbres vers romantiques du recueil *Midaregami* (*Cheveux emmêlés*, 1901), le long poème "pacifiste" *Kimi shinitamô koto nakare* (*Je t'en supplie, mon frère, ne meurs pas!*, 1904), puis les essais qu'elle écrivit à l'ère Taishô sur la condition féminine.

PALAVRAS-CHAVE: Yosano Akiko, poesia moderna japonesa, romantismo, história das mulheres japonesas, feminismo.

MOTS CLÉS: Yosano Akiko, poésie japonaise moderne, romantisme, histoire des femmes japonaises, féminisme

Yosano Akiko (1878-1942) est l'un des auters majeurs de la littérature japonaise moderne et reste, plus de cinquante ans après sa mort, très célèbre en son pays. D'elle, chacun sait au Japon qu'elle fut une poétesse passionnée, l'épouse du poète Yosano Tekkan (1873-1935), la mère de onze enfants et qu'elle soutint de sa plume sa nombreuse famille. L'œuvre qu'elle a laissée est considérable, soit, dit-on, plus de

cinquante mille poèmes courts de forme traditionelle (*tanka*), des centaines de vers libres, des adaptions en langue moderne d'œuvres classiques, des contes pour enfants, un roman autobiographique et de très nombreux essais. Or seul un tout petit nombre d'articles ont été consacrés à cet auteur en Occident jusqu'à cejour, sans doute parce que la poésie est souvent considérée comme moins accessible que la prose, sans doute aussi parce que cela ne fait guère que dix ans que l'on découvre et traduit la littérature féminine japonaise moderne.

Avant de présenter l'œuvre et le personnage de Yosano Akiko, il importe de rappeler quelques points concernant l'histoire de la littérature japonaise. Il faut en effet se souvenir que se furent au Japon les femmes de cour qui écrivirent la littérature classique, vers l'an mille, alors que n'ayant pas accès aux idéogrammes chinois, celles-ci se mirent à exprimer avec lyrisme et précision ce qu'elles ressentaient grâce aux *kana*, système de transcription phonétique de la langue japonaise. L'époque de Heian (794-1192) vit ainsi naître sous la plume des femmes ce que l'on considère comme les monuments de la littérature classique japonaise, à savior le *Genji monogatari*, *Makura no sôshi*, pour ne citer que les plus célèbres. Au cours des siècles suivants, au fur et à mesure que la culture de cour laissa place à la culture de l'aristocratie militaire les voix féminines se raréfièrent pour devenir finalement quasi à l'époque d'Edo (1603-1867). L'idée prévalait alors que la femme était une ombre, un être inférieur soumis à l'autorité de son père puis de son mari, un être dont les préoccupations étaient avant tout domestiques, un être incapable de penser par lui-même et donc, a fortiori, incapable d'écrire. En 1868, la Restauration impériale et l'ouverture brutale du Japon après des siècles de fermeture entraînèrent des réformes concernant tous les domaines de la société, notamment l'unification des classes sociales et l'instauration de la scolarité obligatoire. Dès lors, et même si un nouveau code civil allait bientôt entériner en fait les injustices dont avaient souffert les femmes les siècles précédents, celles-ci réapparurent, bien que timidement au départ, dans la littérature.

Celle que l'on considère comme la première grande femme de lettres de l'époque de Meiji (1868-1912) est Higuchi Ichiyô (1872-1896). Jeune romancière, elle s'attira les louanges du monde littéraire en dépeignant dans ses nouvelles le sort des humbles, des enfants des rues, des femmes malhereuses et des domestiques avant de disparaître en pleine gloire, emportée par la tuberculose à l'âge de vingt-cinq ans.

Celle que l'on considère comme la deuxième grande femme de lettres de Meiji est Yosano Akiko dont, s'il est toutefois nécessaire encore de prouver son talent, le célèbre écrivain Mori Ôgai (1862-1922) disait en juin 1912 dans un numéro spécial Yosano Akiko de la revue *Chûô kôron*: "Si l'on devait désigner le plus grand auteur de la littérature féminine aprés la mort de Higuchi Ichiyô, c'est Akiko qu'il faudrait nommer". Plus récemment, en France, Georges Bonneau écrivait: "Depuis Ono no Komachi (poétesse de l'an mille), Yosano Akiko est sans contredit la plus grande poétesse du Japon" (Bonneau, 1940:238). En dépit du problème posé par ces deux citations qui parlaient d'Akiko comme d'un grand auteur de la littérature féminine et non de la littérature "tout court", on ne peut réfuter la place qui lui a été réservée par les plus grands et par conséquent plus longtemps ignorer son œuvre.

Née exactement dix ans après la Restauration impériale à Sakai, près de l'actuelle ville d'Ôsaka, Akiko (Hô Shô pour l'état civil) était la troisième fille (cinquième enfant) d'un riche pâtissier amoureux de littérature. L'enfant fut scolarisée dès son plus jeune âge à l'école du quartier, ce qui était encore assez rare pour une petite fille, et ne manqua matériellement de rien pendant son enfance. Ce dont Akiko souffrit, c'est, comme elle le raconta plus tard, de s'être sentie mal aimée par ses parents et d'avoir grandi dans un milieu bourgeois et conservateur qu'elle trouvait étouffant. Plus pénible encore fut son adolescence puisque dès l'âge de douze ans elle dut passer une grande partie de son temps dans le commerce familial et manquer parfois l'école plusieurs jours de suite pour cela. A seize ans, c'est en fait elle qui tenait l'affaire, se chargeant des commandes, de la mise en ordre de la marchandise, de la tenue du livre des comptes et de l'accueil des clients. Elle était d'autre part étroitement surveillée par ses parents qui, tout en ne nourrissant pour elle aucune ambition, désiraient qu'elle fut éduquée comme une jeune fille de bonne famille. Ce qui aida Akiko à lutter silencieusement contre son entourage et son profond ennui, ce furent les livres et bientôt ses premiers pas vers l'écriture. Dès l'âge de douze ans, la fillette se réfugia en effet dans la lecture des ouvrages de littérature classique que possédait son père et qu'elle dérobait et dévorait en cachette. Cette activité prit alors une place considérable dans sa vie. Elle eut un peu plus tard accés aussi à la littérature moderne et occidentale grâce à son frère aîné qui lui envoyait régulièrement des revues de Tôkyô. C'est ainsi qu'à l'insu de tous elle acquit les solides connaissances qui allaient nourrir ses futures compositions. Vers 1895, la jeune fille commença d'autre part à écrire quelques poèmes et à participer avec son frère cadet à la vie poétique locale. Si elle publia régulièrement ses vers dans une revue régionale à partir de 1896, ce n'est en réalité qu'en 1898 qu'elle pressentit l'importance que la poésie allait occuper dans sa vie, en découvrant dans un journal les vers à la sensibilité nouvelle de celui qui allait devenir son futur mari, Yosano Tekkan. Elle réalisa alors que le *tanka*, poème court de trente et une syllabes pratiqué depuis le VIIIème siècle au Japon, pouvait être pour elle plus qu'un exercise de style: le moyen d'exprimer sans détour ses propes sentiments[1].

Accordons nous ici un bref paragraphe pour expliquer les activités du poète. A l'époque de Meiji, deux attitudes opposées apparurent face à la littérature. Une vingtaine d'années environ après la Restauration impériale (1868), un très fort mouvement nationaliste appela à la redécouverte et à la réhabilitation de la culture japonaise ancienne, en réaction à l'influence jugée trop forte de la culture occidentale; on insista alors sur la nécessité de revaloriser les auters classiques et ceux du Moyen Âge. La seconde attitude que l'on put voir, surtout après 1895, fut le formidable élan littéraire d'une jeunesse exaltée, désireuse de redéfinir son art sous l'influence de la littérature européenne. La démarche de Yosano Tekkan à Tôkyô s'inscrivait dans ce second mouvement. Il tentait en effet de redonner souffle et vie à la poésie de son pays en

1. Sur l'enfance de Yosano Akiko, cf. *Kogane no kugi wo utta – kajin yosano akiko no shôgai*, "Celle qui a planté un clou en or: la vie de Yosano Akiko, poétesse", Yamamoto Fujie, Kôdansha, Tôkyô, 1985 et Hyôden yosano tekkan Akiko, "Yosano Tekkan et Akiko: biographie critique", Itsumi Kumi, Yagi shoten, 1975.

"modernisant" les formes anciennes, surtout le *tanka*, et en encourageant la découverte de formes nouvelles venues d'Occident. Selon lui, toute poésie était création si elle partait la marque d'un "moi" libéré de la tradition et jaillissant dans sa sincérité. Pour promouvoir ce principe plus tard qualifié de romantique, en 1899 Yosano Tekkan créa à Tôkyô le "Cercle de la nouvelle poésie" (*Shinshi-sha*) puis en avril l'année suivante l'organe de ce mouvement, *Myôjô* ("L'étoile du berger"), qui regroupa jusqu'en 1908 les plus grands noms de la poésie.

C'est en août 1900 que notre jeune poétesse rencontra Yosano Tekkan, alors que celui-ci était venu plusieurs jours dans la région d'Osaka pour participer à des rencontres poétiques et faire connaître sa revue. Et ce fut l'embrasement. Cependant les deux jeunes gens ne se virent jamais seul à seule à cette occasion. Akiko était toujours en compagnie alors de sa meilleure amie, qui allait devenir sa rivale, la poétese Yamakawa Tomiko (1879-1909). En effet, bien que déjà marié, Tekkan, que la nature avait pourvu d'un physique agréable, semblat être sensible au charme des deux jeunes femmes. C'est encore en compagnie de Tomiko qu'Akiko revit Tekkan en novembre la même année, mais à Kyôto cette fois, où le trio admira entre deux poèmes le rougeoiement des feuillages d'automne. Et ce n'est qu'en janvier 1901 que les deux jeunes gens partagèrent leurs premières nuits d'amour, dans une auberge de l'ancienne capitale et dans la plus stricte intimité. Les mois qui suivirent furent pénibles pour Akiko qui se laissait aller tour à tour à l'amour profond qu'elle ressentait pour le poète marié, aux doutes qu'elle avait quant aux sentiments de ce dernier envers elle, aux rêves et à la jalousie. Mais finalement, n'y tenant plus, au début du mois de juin 1901 elle quitta ses parents sans leur autorisation et partit rejoindre Tekkan à Tôkyô une valise à la main. Elle s'installa chez le poète qu'elle épousa en septembre la même année[2].

Cet épisode fut déterminant dans la vie de Yosano Akiko, tant pour le devenir artistique que sentimental de celle-ci; il est d'ailleurs relaté dans de nombreux ouvrages au Japon. Pourtant trop de prolixité et d'imagination privent souvent de crédibilité et d'intérêt les dissertations sur le sujet. Ce qui nous raconte le mieux cette année 1900-1901, c'est en fait les *399 tanka* du premier recueil de la poétesse, et assui son œuvre la plus célèbre: *Midaregami*, "Cheveux emmêlés", publié en août 1901.

L'ouvrage fit l'effet d'une bombe dans le monde littéraire. Agée d'à peine vingt-trois ans, Akiko, qui ne se doutait point encore que ces vers lui vaudraient à la fois la gloire et l'épithète immortelle de "poétesse de la passion"(*jônetsu no kajin*), y chantait les sentiments et les désirs violents que lui avait inspirés dès leur première rencontre son futur époux. "Cheveux emmêlés" proposait en couverture l'excentricité picturale d'un visage de femme enfermé dans un cœur percé et annonçait ainsi au lecteur le contenu: un hymne à la beauté, à la jeunesse et à l'amour où la couleur rouge, symbolisant la passion, était déclinée dans toutes ses nuances.

De très nombreux poèmes du recueil évoquaient l'allégresse procuré par le sentiment d'amour:

2. Sur cet épisode de la vie de Yosano Akiko, cf. Yamamoto Fujie, *op. cit.*, pp. 142-156.

Hasard de mes pas;	*Nani to naku*
avec la vague intuition	*kimi ni mataruru*
que tu m'attendais,	*kokochi shite*
je vins dans ce champ en fleurs:	*ideshi hanano no*
c'était un soir de lune...[3]	*yûzukiyo kana*
En ces deux pays	*haru no kuni*
du printemps et de l'amour	*koi no mikuni no*
pour moi l'aurore...	*asaborake*
Preuve n'en est-ce dans mes cheveux	*shiruki wa kami ka*
le baume aux fleurs de prunier?[4]	*baika no abura*
Folle enfant j'étais	*kurui no ko*
les ailes comme flammes	*ware ni honoo wo*
et si légères,	*hane karoki*
lors de ces cent trente lieues	*hyaku sanjûri*
d'un voyage frénétique...[5]	*awatadashi no tabi*

Le narcissisme, pourtant peu autorisé aux femmes dont on exigeait habituellement réserve et modestie, apparaissait également dans de nombreux vers. Ainsi dans ceux-ci où Akiko décrivait les plaisirs égotistes de la toilette:

Au moment du bain	*Yuami suru*
dans le creux de la source,	*izumi no soko no*
une fleur de lis...	*sayuribana*
N'est-il pas magnifique	*hatachi no natsu wo*
le corps de mes vingt étés?[6]	*utsukushi to minu*

La sensualité et l'érotisme étaient eux aussi des thèmes centraux. Appréciées par certains, ces poèmes érotiques furent également qualifiés de pornographiques par d'autres. Il faut en fait replacer ces tableaux dans leus contexte pour comprendre l'impact qu'ils purent avoir:

Les mains sur les seins	*Chibusa osae*
je repoussai doucement	*shinpi no tobari*
le voile du mystère...	*soto kerinu*
Les fleurs que j'entrevis là	*koko naru hana no*
étaient rouge cramoisi...[7]	*kurenai zo koki*
Toi qui n'a jamais	*Yawahada no*
touché une peau douce	*atsuki chishio ni*

3. TYAZ, vol. 1, *Midaregami*, p. 13. L'abréviation TYAZ est utilisée pour *Teihon yosano akiko zenshú*, "Œuvres complètes de Yosano Akiko (textes authentiques)", Kôdansha, Tôkyô, 1979-1981, 20 volumes.
4. *Idem*, p. 5.
5. *Idem*, p. 10.
6. *Idem*, p. 8.
7. *Idem*, p. 12.

où coule un sang chaud,
ne te sens-tu pas triste,
et seul, à prêcher la Voie?[8]

fure mo mide
sabishikarazu ya
michi wo toku kimi

Mon amant malade,
j'enroule autour de sa nuque
mon bras fragile;
j'ai tant envie d'embrasser
sa bouche fiévreuse...[9]

Yamimaseru
unaji ni hosoki
kaina makite
netsu ni kawakeru
mikuchi wo suwamu

Court est le printemps;
qu'y a-t-il dans la vie
qui soit immortel?
Et j'autorisai sa main
à se poser sur mes seins[10].

Haru mijikashi
nani ni fumetsu no
inochi zo to
chikara aru chi wo
te ni sagurasenu

Akiko n'était cependant pas d'un optimisme béat. De nombreux poèmes du recueil évoquaient la souffrance, la jalousie, les doutes etc... Cette souffrance servait en fait à donner la mesure du sentiment d'amour. Les femmes étaient alors souvent dépeintes à proximité de leur instrument de musique, seul compagnon qui leur restât lorsqu'elles étaient seules ou abandonnées par leur amant:

Il ne rentre pas...
Jour de printemps qui finit
et moi dans la nuit,
sur le koto mes cheveux
emmêlés, bouleversés...[11]

Hito kaesazu
kuremu no haru no
yoigokochi
ogoto no motasu
midare midaregami

Enfin on terminera cette présentation du plus célèbre recueil d'Akiko avec un poème d'amour clamant très haut la liberté, le mépris des conventions et de la morale, en bref un poème on ne peut plus romantique:

Ignorant la Voie
insouciants de l'avenir
méprisant la gloire,
seuls ici s'aimant d'amour
toi et moi nos deux regards...[12]

Michi wo iwazu
ato wo omowazu
na wo towazu
koko ni koi kou
kimi to ware to miru

A la nouveauté de la poésie d'Akiko sur le plan formel (dont on ne peut aujourd'hui donner détail) s'ajoutait celle, courageuse, des thèmes: affirmation du moi, de l'amour partagé, de la sexualité féminine et plus généralement de la liberté à

8. *Idem*, p. 6.
9. *Idem*, p. 60.
10. *Idem*, p. 53.
11. *Idem*, p. 7.
12. *Idem*, p. 14.

laquelle aspirait la jeunesse. *Midaregami* devint ainsi la bible de toute une génération de poètes mais il fut aussi violemment critiqué par ceux, plus conservateurs, que son audace avait choqués. En septembre 1901, le poète Sasaki Nobutsuna (1872-1963) écrivait:

> Quel est donc cet auteur qui ose vomir des paroles débauchées dignes d'une prostituée ou d'une femme publique et qui incite au vice? Sans doute faut-il se garder de juger l'art et la beauté selon des critères moraux mais est-il acceptable d'essayer de faire de ce qui est dépourvu de vertu des choses d'une grande noblesse? Ce recueil renferme de nombreux vers empreints d'obscénité et de malséance; il est un tort au sentiment public. Je n'ai pas peur de le juger comme un véritable poison pour l'éducation de la société. Le poème "Mon amant malade, j'enroule autour de sa nuque mon bras fragile, j'ai tant envie d'embrasser sa bouche fiévreuse" n'est en rien différent d'une image pornographique[13]

Accussée d'immoralité mais aussi louée pour la modernité des ses vers, en 1901 Akiko se trouva soudainement au centre du monde littéraire, reine du mouvement romantique *Myôjô*, impudique déesse du *tanka* et de l'amour à nu.

C'est toujours dans la revue *Myôjô* et en brisant un noveau tabou que la jeune poétesse écrivit trois ans plus tard une autre de ses plus célèbres compositions: le long poème de forme occidentale *Kimi shinitamô koto nakare*, "Je t'en supplie, mon frère, ne meurs pas!" Le sujet n'était plus cette fois l'amour mais la guerre. Dans cette longue plainte publiée en pleine guerre russo-japonaise, Akiko implorait en effet son frère cadet, envoyé sur le front à Port-Arthur, de ne pas mourir, ce qui équivalait alors à lui demander de ne pas se battre. Rappelons que l'empereur, chef des armées, était alors un personnage sacré et inviolable auquel le peuple devait une fidélité absolue. On assistait dans la presse à la censure de tout article s'opposant de prés ou de loin au conflit et de nombreuses arrestations avaient lieu afin de juguler les esprits subversifs. Méprisant le danger qu'elle encourrait, en septembre 1904 Akiko laissait une novelle fois parler son cœur:

"Je t'en supplie, mon frère, ne meurs pas!"	*Kimi shinitamô koto nakare*
(Pleurant mon frère Sôshichi qui participe	*(ryojun no kôigun aru otôto*
au blocus d'artillerie de Port-Arthur)	*Sôshichi wo nagekite)*
Je te pleure, ô mon jeune frère bien-aimé,	*â, otôto yo, kimi wo naku,*
je t'en suplie, mon frère, ne meurs pas!	*kimi shinitamô nakare.*
Comme tu es de la famille le dernier-né	*sue ni umareshi kimi nareba*
l'amour de nos parents pour toi est infini.	*oya no nasake wa masarishi mo,*
Tes parents t'ont-ils appris à manier le sabre,	*oya wa yaiba wo nigirasete*
t'ont-ils appris à tuer les autres hommes,	*hito wo korose to oshieshi ya,*
t'ont-ils élevé durant ces vingt-quatre années	*hito wo koroshite shineyo tote*
en te conseillant de tuer et de mourir?	*nijûshi made wo sodateshi ya.*
Tu dois hériter du nom de notre père,	*sakai no machi no akibito no*
avec fierté lui succéder au magasin,	*shinise wo hokoru aruji nite,*

13. Critique anonyme mais atribuée au poète Sasaki Nobutsuna; citée par Yamamoto Fujie, *op. cit.*, p. 232.

maître de ce vieux commerce de Sakai...
Je t'en supplie, mon frère, ne meurs pas!
Que les murs de Port-Arthur s'écroulent ou non,
cela a-t-il la moindre importance pour toi?
Ne sais-tu, dis-moi, qu'il n'existe rien de tel
dans les principes des familles de marchands?

Je t'en supplie, mon frère, ne meurs pas!
Sa Majesté l'Empereur, comment pourrait-Il,
alors que lui-même ne se rend au combat,
alors que sa compassion est très profonde,
comment dans ce cas pourrait-Il considérer
que mourir soit pour les hommes un grand honneur,
comment pourrait-Il exiger d'eux qu'ils meurent,
pareils à des animaux, en versant leur sang?

Ô, frère bien-aimé, ne meurs pas au combat!
Je t'en supplie, mon frère, ne meurs pas!
Maman, que notre père à l'automne dernier
a laissée derrière lui en mourant le premier,
a beaucoup souffert, quand, au cœur de sa peine,
seule à la maison, son fils est parti se battre.
On parle de paix sous le grand Règne Impérial...
Les cheveux de notre mère tournent au blanc...

Effondrée derrière les rideaux du commerce,
elle pleure, ta jeune et fragile épouse...
L'as-tu oubliée, ou penses-tu à elle?
Seule aprés moins de dix mois de mariage...
Imagine ce qu'en son cœur elle doit ressentir...
Sur qui, sur qui donc pourrait-elle s'appuyer,
Si ce n'est sur toi seul en ce monde?
Je t'en supplie, mon frère, ne meurs pas![14]

oya no na wo tsugu kimi nareba,
kimi shinitamô koto nakare.
ryojun no shiro wa horobu tomo,
horobizu to te mo, nanigoto zo,
kimi wa shiraji na, akibito no
ie no narai ni naki koto wo.

kimi shinitamô koto nakare.
sumeramikoto wa, tatakai ni
ômizukara wa idemasane,
katami ni hito no chi wo nagashi,
kemono no michi ni shineyo towa
shinuru wo hito no homare towa,
ômikokoro no fukakereba
motoyori ikade obosaren.

â, otôto yo, tatakai ni
kimi shinitamô koto nakare.
suginishi aki wo chichigimi ni
okuretamaeru hahagimi wa,
nageki no naka ni, itamashiku,
wagako wo mesare, ie wo mori,
yasushi to kikeru ômiyo mo
haha no shiraga wa masariyuku.

noren no kage ni fushite naku
aekani wakaki niizuma wo
kimi wasururu ya, omoeru ya.
totsuki mo sowade wakaretaru
otomegokoro wo omoimiyo.
kono yo hitori no kimi narade
â mata tare wo tanomu beki.
kimi shinitamô koto nakare.

Une longue polémique portant sur les questions d'impérialisme, de pacifisme et de liberté d'expression en art suivit la publication de ce poème. Elle fut provoquée par les declarations dans la presse du journaliste Ômachi Keigetsu (1869-1925) qui reprochait à Akiko son infidélité envers l'Empereur et son message contre la guerre[15] Dans une "Lettre ouverte" publiée dans la revue *Myôjô* en novembre 1904, la poétesse s'expliqua: "Ne meurs pas!" n'était qu'un cri du cœur; il ne fallait y voir l'expression

14. Publié une première fois dans le numéro de septembre 1904 de la revue *Myôjô, Kimi shinitamô koto nakare* fut ensuite inséré dans le recueil Koigoromo, "Vêtements d'amour", que publia Akiko en janvier 1905 en collaboration avec les poétesses Yamakawa Tomiko et Masuda Masako (1880-1946). TYAZ, vol. 9, pp. 159-162.
15. Ômachi Keigetsu critiqua le poème d'Akiko à deux reprises: dans les numéros d'octobre 1904 et de janvier 1905 de la revue *Taiyô*.

d'une quelconque idéologie politique[16]. On peut s'étonner cependant que le poème n'ait pas été censuré lors de sa publication. Ceci tient certainement à deux raisons: la premiére est qu'Akiko était une femme et que l'on considéra probablement que ses revendications, d'ordre sentimental, n'auraient pas d'impact réel sur la population. La seconde est que la poétesse était connue depuis trois ans pour la passion qu'elle exprimait dans ses vers; "Ne meurs pas!" n'était qu'une démonstration supplémentaire de ce tempérament.

Ajourd'hui devenu l'une des plus célèbres compositions d'Akiko que tous les petits Japonais apprennent à l'école dans leurs livres d'histoire, *Kimi shinitamô koto nakare* mérite cependant qu'on lui redonne sa dimension véritable. Parce qu'il allait à l'encontre de l'idéologie officielle, ce poème ternit en fait la réputation d'Akiko de son vivant. Ce n'est en effet que depuis 1945, depuis que l'on croit au Japon à la paix et à la démocratie que l'on veut voir dans ces vers le cri pacifiste, juste et humaniste d'une femme courageuse en avance sur son temps. En outre, dès 1930, c'est-à-dire dès la montée du conflit avec la Chine, la poétesse écrivit d'autres poèmes qui, eux, allaient dans le sens de la politique impérialiste du Japon[17] Or des ces poèmes, jamais un ouvrage ne parle aujourd'hui au Japon, sans doute parce qu'ils rappellent un douloureux passé et privent le monde littéraire d'une douce légende. Il demeure cependant qu'en 1904 Akiko avait eu une nouvellle fois le courage de donner à lire ses émotions dans leur jaillissement, ceci au mépris de la morale et même au mépris de l'empereur.

Yosano Akiko ne cessa jusqu'à sa mort de composer des poèmes mais un changement important survint dans sa carrière alors qu'elle avait environ trente ans. En 1908, la revue *Myôjô* qu'elle avait dirigée avec son mari disparaissait à son centième numéro. Dés cette époque, la jeune femme éprouva en effet le "besoin pressant de s'ouvrir sur le monde", pour reprendre ses propes termes, et de s'intéresser à différents problèmes de société qu'elle se mita à discuter dans les journaux. Lucratives, ces nouvelles activités d'essayiste permirent à Akiko de faire vivre sa famille mais elles furent aussi fructueses intellectuellement, même si elles n'ont à ce jour que rarement fait l'objet d'études au Japon. Onze recueils d'essais contenant les meilleurs articles qu'Akiko avait publiés dans les journax parurent entre 1911 et 1934. Les sujets traités y étaient fort variés mais c'est parmi eux celui de la femme et de la condition féminine qui était le plus souvent abordé.

A la lecture de ces premiers recueils d'essais, on constate que le point de départ de la réflexion d'Akiko sur la condition féminine fut la maternité. Expérience multiple pour elle, cette grande tâche dont seules les femmes étaient capables assurait la pérennité de la race humaine et méritait d'être valorisée. Voilà l'idée que développait la jeune essayiste dans ses premiers essais[18], ainsi dans l'article "Mémoires de couches" (*Sanjoku*

16. *Hirakibumi*, "Lettre ouverte": TYAZ, vol. 12, pp. 465-471.
17. Notamment les longs poèmes *Kôgan no shi*, "La mort de jeunes garçons"(1932). TYAZ, vol. 10, pp. 442-444 et *Nihon kokumin no uta*, "Peuple japonais, chant du matin"(1932), TYAZ, vol. 10, pp. 444-446.
18. Notamment dans les recueils d'essais *Ichigû yori*, "D'un recoin"(1911), et *Zakkichô*, "Carnet de notes" (1915). TYAZ, vol. 14.

no ki), publié en avril 1911 dans la revue *Jogaku sekai*, où, déjà mère de sept enfants, elle décrivait son sixième accouchement. Cet article comprenait une partie en prose et des poèmes qui illustraient celle-ci. Dans la partie en prose, nous apprenions que la poétesse avait attendu deux jumelles, que la maternité avait été pénible mais l'accouchement pire encore puisqu'en plus de terribles souffrances Akiko avait perdu à la naissance l'un de ses enfants. Les *tanka* dépeignaient eux des scènes tantôt émouvantes tantôt funestes de la journée. Dans le premier de ces vingt-cinq poèmes était évoqué le fait de porter des jumeaux:

Plus étranges encore	*Fukashigi wa*
que deux soleils dans le ciel,	*ten ni nijutsu no*
ces trois cœurs en moi	*aru yori mo*
que je peux sentir battre	*waga tai ni naru*
à l'intérieur de mon corps...[19]	*mitsu no shinzô*

D'autres, très violents et éminemment modernes dans le sens aù ils étaient à la fois osés et universels, décrivaient la souffrance de l'accouchement, les contractions, etc, autant de sujets tabous et tout à fait incongrus en poésie:

Me voilà dragon	*Akuryô to*
et je me tords de douleur,	*narite kurushimi*
ou bien sanglier,	*i to narite*
me voilà qui grogne; sinon	*nakazuba hito no*
nul être humain ne sera...[20]	*umigataki kana*
Honte à celle qui	*Mizukara wo*
ne sait souffrir sans un mot,	*kurushimuru woba*
considérait-on...	*haji to seshi*
Il me faut souffrir aussi	*ware mo kurushimu*
des préceptes de ma mère...[21]	*haha no narai ni*
Par intermittence	*Ma wo okite*
comme si l'on frottait luth	*araku kokyû wo*
à grands coups d'archet,	*suru gotoku*
l'utérus désormais vide	*utsuro no tai no*
lance à nouveau ses douleurs[22].	*sara ni itaminu*

Akiko y évoquait aussi dans des poèmes très sombres la perte de l'une de ses deux jumelles, née morte:

Dans les eaux sombres	*Shi no umi no*
de l'océan de la mort,	*kuromeru mizu e*

19. TYAZ, vol. 2, *Seigaiha*, "Les vagues bleus de la mer", p. 194.
20. *Idem*, vol. 2, p. 194.
21. *Idem*, p. 196.
22. *Idem, ibidem.*

la tête en avant,	*sakashima ni*
tombe mon petit enfant	*otsuru waga ko no*
pareil à un fantôme blanc[23].	*shiroki maboroshi*
Ô chose cruelle	*Aware ni mo*
La mère est encore en vie	*haha no inochi ni*
mais l'enfant n'est plus,	*kawaru ko wa*
qui comme une porcelaine	*utsuwa no gotoku*
gît dans une boîte en bois[24]...	*ki no hako ni iru*
Ses petites mains	*Chi ni someru*
teintées maculées de sang	*chisaki morode ni*
l'enfant est né mort...	*shinishi ko ga*
Là il écorche les yeux	*nemutaki haha no*
du sommeil de sa mère...[25]	*me no kawa wo hagu*

Ainsi, le point de départ de la réflexion d'Akiko sur la conditon féminine était la maternité mais la poétesse ne cessa ensuite d'insister sur un autre thème: la nécessité pour les femmes de travailler, d'acquérir de cette façon leur indépendance intellectuelle et matérielle. Selon elle, les activités maternelles, aussi merveilleuses étaient-elles, ne pouvaient suffire à faire d'une femme un "individu complet", ouvert sur le monde et épanoui. Ce point de vue apparut clairement lors du "Débat sur la protection de la maternité" (*Bosei hogo ronsô*) qui éclata dans la presse japonaise en 1918 et durant lequel quatre figures du monde féminin de l'époque se prononcèrent sur la création d'une aide financière aux mères par l'état. Akiko s'y montrait elle fermement opposée, soutenant qu'une femme en bonne santé devait être capable de mener de front ses activités de mére et ses activités professionnelles, qu'accepter une allocation de l'état serait se soumettre à un double esclavage puisque les femmes dépendaient déjà généralement du salaire de leur mari pour vivre; comme les hommes, les femmes devaient goûter à une double vie, familiale et professionnelle, et pouvoir ainsi s'épanouir. Hiratsuka Raichô (1886-1971), fondatrice de la célèbre revue féminine *Seitô* ("Les blas bleus") quelques années plus tôt et principale traductrice de l'œuvre d'Ellen Key (1849-1926) au Japon pensait, elle, que le véritable progrès serait pour les femmes de pouvoir choisir de travailler ou non une fois qu'elles avaient des enfants; l'allocation était selon elle la juste rétribution de l'immense contribution à la société qu'était la maternité. La socialiste Yamakawa Kikue (1890-1980), intervint elle en tant qu'arbitre: elle disait approuver dans le fond la position d'Akiko mais reprochait cependant à cette dernière son point de vue bourgeois, car, rappelait-elle, le travail n'était pas vécu par l'ensemble des femmes comme une libération: de nombreuses ouvrières se rendaient à l'usine la mort dans l'âme. Le quatrième protagoniste du débat, Yamada

23. *Idem*, p. 195.
24. *Idem*, p. 196.
25. *Idem, ibidem.*

Waka (1879-1957), se montrait favorable à la création d'une allocation maternelle car c'était au foyer, dans ses rôles de mère et d'épouse, que la femme se réalisait[26].

Akiko ne cessa jamais de soutenir par la suite qu'un seul et même chemin menait au bonheur, pour les hommes comme pour les femmes; à tous, il fallait travail et famille pour s'accomplir. Ce point de vue foncièrement égalitariste et encore très nouveau à l'époque apparaissait dans de nombreux essais, ainsi dans le suivant, intitulé "Ma vie quotidienne" (*Watakushi no seikatsu*) et publié en 1926:

[...] Il ne s'agit pas là de vaines paroles: je suis mère de onze enfants. Je ne suis sans doute pas parfaite dans cette tâche mais je m'efforce d'apporter à mês enfants tout l'amour et le soin qu'il m'est posiible de leur donner. Je mène d'autres vies que celle de mère et j'accomplis chacune d'entre elles avec le même sérieux, la même peine, le même bonheur. J'écris aussi. Ecrire est l'une de mes vies. J'oublie mes enfants lorsque j'écris. Ne suis-je plus mère de onze enfants pour autant? De même lorsque je bavarde avec mes enfants: j'oublie tout le reste. Suis-je pour autant seulement une mère dévouée dont on ne peut prendre le travail d'écriture au sérieux? Je ne crois pas que la vie soit si rigide et étroite que cela. Il s'est trouvé certaines nouvelles femmes dans notre pays pour adopter le point de vue d'Ellen Key, pour penser que les femmes doivent consacrer leur vie entière à la maternité; je n'ai, pour ma part, jamais approuvé cette théorie, car je crois que, comme les hommes dont l'existence n'est pas centrée sur la paternité, les femmes doivent, elles aussi, connaître cet élargissement naturel de la vie qui consiste à vivre avec intensité différents aspects de l'existence comme des buts en eux-mêmes et non des à-côtés. Je ne peux par exemple approuver l'attitude frivole des femmes qui considèrent leur travail comme une occupation momentanée en attendant le mariage[27]

Le troisième point important que développait Akiko dans ses écrits sur la condition féminine était l'éducation des femmes, au même titre et avec les mêmes ambitions que pour les hommes. Elle fit d'ailleurs plus que s'exprimer sur ce sujet puisqu'à partir de 1921 elle dirigea à Tôkyô avec un ami l'Institut culturel (*Bunka gakuin*), école au sein de laquelle elle tenta d'encourager chacune de ses élèves dans son originalité et ses ambitions. La poétesse luttait en cela contre le grand principe de l'éducation féminine d'avant-guerre, principe nationaliste qui consistait à éduquer les femmes afin qu'elles devinssent de "bonnes mères, épouses avisées" (*ryôsai kenbo*) et non vraiment pour qu'elles pussent un jour exercer le métier de leur choix.

Vers 1930, Akiko mit encore sa renommée au service de la revendication du droit de vote féminin (les hommes obtinrent suffrage universal en 1925). Elle écrivit poèmes et articles qui allaient dans ce sens[28]. Cependant, notre femme de lettres ne participa activement à aucun mouvement féministe, chose qu'on lui reprocha parfois et au sujet de laquelle, par chance, elle prit la peine de s'expliquer un jour. Dans un

26. Sur le "Débat sur la protection de la maternité", cf. Shiryô – *Bosei hogo ronsô*, "Le débat sur la protection de la maternité: documents", Kôuchi Nobuko, Domesu Shuppan, 1988.
27. *Watakushi no seikatsu*, "Ma vie quotidienne" (1926), TYAZ, vol. 19, pp. 391-392.
28. Ainsi dans l'article *Fujin mo sanseiken wo yôkyû su*, "Les femmes revendiquent elles aussi leur participation politique", 1920), TYAZ, vol. 17, pp. 316-324, et dans le poème *Fusen no uta*, "Chant pour le droit de vote des femmes", chanté en 1930 lors de la première assemblée japonaise pour le droit de vote des femmes à Tôkyô, TYAZ, vol. 16, pp. 3-6.

article intitulé "Les mouvements féministes et moi" (*Fujin undô to watakushi*), elle disait en 1923:

C'est volontairement que je n'ai jamais organisé de mouvement féministe et que je ne me suis jamais jointe à de tels mouvements. Car je suis depuis toujours consciente qu'il n'est point dans ma nature de mener pareille activité, de par mon carctère, mes compétences, ou encore la vie que je mène. Durant ces quinze ou seize dernières années, on m'a demandé bien des fois de participer à des mouvements féministes, je ne sais combien de fois l'on m'a fait ce genre de proposition, mais j'ai toujours refusé. Jamais mon nom n'a figuré sur la liste d'un mouvement. Me lancer dans une activité que j'étais par nature incapable de mener à bien eût été s'évertuer en pure perte.

En revanche, jamais je n'ai refusé de défendre ou encourager verbalement, dans les limites du possible bien sûr, tout mouvement féministe qui me semblait avoir de la valeur et une raison d'être. Lorsque je dis "dans les limites du possible", je veux évidemment parler de l'activité à laquelle je m'adonne depuis longtemps maintenant, l'écriture. Et si ma plume peut être utile, j'ai pour ma part l'intention de continuer à soutenir la cause de ceux des mouvements féministes qui méritent le respect. Je crois pourtant que le mouvement féministe n'a plus besoin de personnes telles que moi aujoud'hui, parce ce qu'à la différence d'il y a dix ans, de jeunes personnalités sont apparues parmi les femmes pour prendre la parole, de même qu'un certain nombre d'hommes qui défendent admirablement nos droits. Il faut d'ailleurs se réjouir de cette évolution qui montre combien les problèmes liés à la condition féminine touchent désormais l'opinion publique, combien ils font désormais partie du quotidien des hommes et des femmes.

[...]

Kamichika Ichiko écrivait récemment dans une revue qu'il lui semblait que je me désintéressais de la condition féminine, que je m'étais réfugiée dans la littérature et dans l'éducation féminine. Je ne me cache absolument pas: je vis. J'accomplis un travail que je crois en accord avec ma nature. Toute réforme a sans doute besoin d'être discutée mais je suis convaincue que sa réalisation n'est pas ailleurs que dans la construction d'un quotidien qui la reflète. Pour résumer, j'ai toujours encouragé les mouvement féministes mais je n'ai participé activement à acun d'entre eux. Je n'ai pas cette énergie en réserve. Toutefois, si l'on veut bien considérer mon engagement écrit comme une forme de mouvement féministe, alors oui, à l'intérieur de ce mouvement même, je désire continuer à faire mon possible pour cette cause[29].

"Yosano Akiko (1878-1942): l'engagement d'une femme poète": tel est le titre que nous avons choisi pour cet article qui n'a pu rendre compte bien sûr de l'intégralite de l'œuvre de Yosano Akiko. L'édition la plus complète de ses œuvres complètes, qui n'est pourtant pas exhaustive, se compose en effet de vingt volumes d'environ cinq cents pages chacun. Nous espérons cependant avoir mis en évidence trois points: son immense talent de poète et la grâce que celui-ci lui confère, même si nous n'avons aujord'hui présenté que ses vers les plus provocateurs; son engagement dans les sens où rien, même les tabous les plus profonds, ne venaient entraver sa légendaire sincérité; enfin sa personnalité marquante et son indépendance en tant que femme de lettres, mère de onze enfants, soutien de famille et amante passionnée. Tout ceci a contribué à la place d'exception qu'elle occupe dans la littérature japonaise, où elle reste à la fois

29. *Fujin undô to watakushi*, "Les mouvements féministes et moi" (1923), TYAZ, vol. 18, pp. 321-323.

un modèle poétique et un modèle d'accomplissement pour les femmes japonaises. Enfin, nous terminerons par un extrait de la préface de l'un de ses recuelis de poèmes, phrase qui révèle à quel point celle-ci "embrassait" littéralement son existence; en 1916,alors qu'elle était déjà mère de dix enfants et soutenait de sa plume sa nombreuse famille, Akiko écrivait: "Chaque jour de ma vie est une danse, celle des flammes de mon existence. Il me faut danser sans honte cette vie de douleur, de violence, d'amour et de bonheur. Nouvelle danseuse, je veux m'élancer en tourbillonnant dans la libération de l'existence..."[30]

Bibliographie

BONNEAU, Georges. *Histoire de la littérature japonaise conteporaine*, Payot, 1940.

KÔUCHI, Nobuko. *Shiryô – bosei hogo ronsô*, Domesu Shuppan, 1988.

IRIE, Haruyuki. *Yosano akiko no bungaku*, Ôfûsha, 1983.

ITSUMI, Kumi. *Hyôden yosano tekkan akiko*, Yagi shoten, 1975.

YAMAMOTO, Fujie. *Kogane no kugi wo utta hito – kajin yosano akiko no shôgai*, Kôdansha, 1985.

YOSANO, Akiko. *Teihon yosano akiko zenshû*, Kôdansha, 1979-1981. (Œuvres complètes de Yosano Akiko, en 20 volumes; ouvrage abrégé en TYAZ dans cette étude).

Endereço para correspondência:
– Maître de conférences, département de japonais de l'Université LYON 3
– Chercheur à l'Institut d'Asie Orientale (CNRS)
14, avenue Berthelot
69007 LYON / FRANCE
tel: 04-72-72-64-83

30. Préface du recueil *Maigoromo*, "Vêtements de danse" (1916), TYAZ, vol. 3, p. 260.